

# Lénine à Smolny et au Kremlin

Pavel Malkov

Source: P. Malkov, Notes d'un Commandant du Kremlin. *Moscou, Éditions du Progrès, 1959, pp. 82-91 et 192-198.*

**L**énine ! Sa volonté inflexible stimulait et orientait la marche des événements, sa puissante intelligence s'incarnait dans chaque décret, dans chaque ordonnance du pouvoir des Soviets. Toute l'atmosphère du Smolny était imprégnée de sa présence. Pourrait-on s'imaginer Smolny aux jours de la révolution, Smolny pendant les premiers mois du pouvoir des Soviets, sans Lénine ? Le voilà qui parcourt de sa démarche ferme et rapide le long corridor, il s'arrête devant une fenêtre avec un ouvrier de l'usine Poutilov qui porte des chaussures éculées et un pardessus usé, et en un clin d'œil un cercle d'ouvrier, de soldats et de matelots se forme autour d'eux ; voici Lénine à la tribune de l'immense salle aux colonnes blanches et qui, de son bras levé, calme la tempête d'ovations délirantes, le voilà dans son modeste bureau au deuxième étage du Smolny : penché au-dessus de la table, il fait inlassablement progresser la marche de l'histoire en traçant les voies de l'édification de l'État socialiste, il résout des milliers de problèmes de toute première importance. Voilà Ilitch au rez-de-chaussée, dans sa chambre, aux rares instants de répit...

Lénine était arrivé au Smolny tard dans la soirée du 24 octobre 1917. Il était venu pour lancer à l'assaut décisif les puissantes colonnes prolétariennes en armes, les régiments et les bataillons révolutionnaires de la garnison de Pétrograd, les détachements des marins de la Baltique, pour prendre personnellement en main la direction pratique de l'insurrection qu'il avait préparée avec une telle ténacité et un si génial don de prévision.

... La nuit du 24 au 25 octobre 1917, la journée du 25 octobre, la nuit du 26 octobre, encore une journée, encore une nuit se succèdent ; des rapports et des comptes rendus à n'en plus finir, les ordres et les dispositions pleuvent, les réunions volantes du Comité central, les séances du Soviet de Pétrograd et du Comité révolutionnaire militaire, le IIe Congrès des Soviets de Russie, les rapports sur la paix et la terre, puis les décrets sur la paix et la terre, le Conseil des commissaires du peuple se constitue. Et c'est Lénine ! Lénine !! Lénine !!! qui ne ferme l'œil ni de jour ni de nuit, – son puissant cerveau fonctionnant sans répit –, qui est partout à la fois, qui est avec nous tous, dans chacun de nous.

Le bureau de Lénine se trouve en haut, au deuxième étage de Smolny. On y pénètre par une petite pièce de réception partagée en deux par une simple balustrade composée de quelques colonnettes surmontées d'une rampe en bois, et c'est tout. Derrière cette balustrade, à une petite table, se tient assis le secrétaire du Conseil des commissaires du peuple. Il règle la réception, invite les uns à entrer chez Lénine, laisse passer les autres, fait patienter les troisièmes.

Près de la table du secrétaire une porte donne accès au bureau de Lénine, une pièce pas très grande, mais claire, meublée d'une table à écrire, de quelques chaises, d'une armoire à livres. Rien de superflu, aucun luxe. Tout est simple et modeste comme le maître de céans.

Lénine travaillait énormément, j'ignore même s'il dormait et quand. À son bureau dès 10 heures du matin, l'après-midi il se rendait dans les fabriques et les usines, dans les casernes, et prenait la parole presque tous les jours. Le soir il regagnait son bureau et y restait jusqu'à 4 ou 5 heures du matin et parfois même toute la nuit.

Et ainsi de jour en jour, nuit après nuit. Souvent, en faisant ma ronde à la pointe du jour, j'entrouvrais avec précaution la porte de la salle de réception et j'apercevais le secrétaire qui somnolait devant la table ou la dactylo de service du Conseil des commissaires du peuple : Lénine était donc dans son bureau, il travaillait encore, bien que le matin fût proche.

Lénine n'avait pas de logement à Pétrograd. À son retour d'émigration en avril 1917, il s'était installé avec [Nadejda Konstantinovna](#) chez sa sœur, [Anna Ilinitchna Elizarova](#). Après les journées de juillet, ce fut la clandestinité : une meule de foin à Razliv, puis Helsingfors, Vyborg. Au début d'octobre, Lénine rentra illégalement à Pétrograd et habita à Vyborgskaia Storona dans un logement aménagé spécialement à son intention. Le soir du 24 octobre, il quitta ce logement pour n'y plus jamais revenir. Il resta au Smolny. C'est là qu'il passa les premières journées qui suivirent la Révolution d'Octobre, et parfois même les nuits. S'il s'absentait parfois pendant la nuit, il allait coucher chez des amis, chez [Vladimir Dmitriévitch Bontch-Brouévitch](#).

Une quinzaine de jours après la révolution, lorsque j'étais déjà commandant du Smolny, nous aménageâmes au rez-de-chaussée, dans une ancienne chambre d'institutrice, un logement pour Lénine et Kroupskaïa. C'était une petite pièce divisée en deux par une cloison. On y accédait par une salle de toilette – dotée d'une multitude de robinets : c'est ici que jadis les pensionnaires faisaient leur toilette. La pièce contenait en tout et pour tout une petite table à écrire, un petit canapé et deux chaises. Derrière la cloison, de simples petits lits en fer pour Vladimir Ilitch et Nadejda Konstantinovna, deux tables de nuit et une armoire, rien d'autre.

J'affectais à l'« appartement » de Lénine un soldat, Joltychev. C'est lui qui faisait le ménage, allumait le poêle, apportait les repas de la cantine : une soupe claire, un morceau de pain mélangé de balle et parfois de la bouillie, soit la ration ordinaire de n'importe quel citoyen. Il arrivait que Lénine, le soir, allât lui-même chercher sa soupe à la cantine. Je le rencontrais plusieurs fois, une gamelle de soldat à la main. Par la suite, quand on ouvrit la cantine du Conseil des commissaires du peuple, le ravitaillement s'améliora quelque peu. La mère d'un des plus anciens bolcheviks de Pétrograd, [Alexandre Vassiliévitch Chotman](#), s'occupa du logement de Lénine. Elle venait spécialement au Smolny, elle dirigeait Joltychev, vaquait aux soins du ménage, surveillait l'alimentation de Lénine. Lénine était étonnamment modeste et peu exigeant. Il était fort rare qu'il adressât à quelqu'un une demande personnelle et quand il demandait quelque chose pour lui-même, il n'exigeait jamais, mais demandait, toujours poliment, avec délicatesse, ne voulant gêner personne pour ses besoins personnels.

Une fois je me trouvais dans mon bureau, lorsque la porte s'ouvrit soudain : Vladimir Ilitch se tenait sur le seuil, en pelisse, en bonnet fourré, il partait sans doute à une réunion ou à un meeting. Il tenait en main un élégant petit coffret de bois.

— Camarade Malkov, avez-vous quelques minutes ?

Je sautai sur pieds.

— Vladimir Ilitch, je suis...

De la main il me fit signe de demeurer assis.

— Restez, restez, c'est pour affaire personnelle. Lénine avait un air inhabituel, et même un peu confus. Il me tendit avec précaution le coffret.

— Si cela ne vous dérange pas, ouvrez ce coffret, je n’y arrive pas. Seulement, je vous en prie, faites bien attention, allez-y doucement, ne l’abîmez pas. J’y tiens beaucoup, il contient des lettres de maman.

« *De maman* » – c’est ainsi qu’il s’exprima.

— Je vais le faire à l’instant, Vladimir Ilitch.

— Mais non, pourquoi à l’instant ? Quand vous en aurez le temps. Moi, je pars de suite. Seulement, je vous en prie, faites-le aujourd’hui même. Gardez-le chez vous, en attendant, vous me le rendrez quand je reviendrai.

Lénine une fois parti, je me mis à examiner le coffret. Je le pris avec précaution, non seulement j’avais peur de l’égratigner, mais même de souffler dessus. Je passais une demi-heure avant de parvenir à l’ouvrir. Avec quelle joie je le rendis à Lénine lorsqu’il revint.

Il le prit, passa amoureusement la main sur sa surface polie, me regarda les yeux clignés :

— Merci, camarade Malkov, grand merci.

Lorsque nous découvrièmes le halva, je le distribuai aux collaborateurs du Conseil des commissaires du peuple, du Comité exécutif central, du Comité révolutionnaire militaire. Je mis de côté quelques livres pour Lénine et je les lui portai moi-même dans sa chambre.

Quelques heures plus tard, on frappa à ma porte.

— Entrez.

C’était Nadejda Konstantinovna. Elle entra et posa sur ma table le paquet de halva.

— Joltychev a dit que c’est vous qui l’avez apporté, camarade Malkov. Grand merci, mais nous n’en avons pas besoin. Merci. Il n’y en a pas tant, mais tout de même partagez-le également entre tous les camarades.

— Nadejda Konstantinovna, de grâce, nous avons énormément de halva, ce n’est pas seulement à vous, j’en ai distribué à tous.

— Ça, c’est une autre affaire. Mais prenez-le quand même, donnez-le à quelqu’un d’autre.

— À quelqu’un d’autre ? Mais pourquoi ? Peut-être que Vladimir Ilitch n’aime pas le halva ?

— Mais non, il l’aime et même beaucoup, seulement, vous comprenez, il coûte cher, or en ce moment nous n’avons pas d’argent. Excusez-nous.

— Jamais de la vie je ne le reprendrai, Nadejda Konstantinovna. Quant à l’argent, n’y songez pas. Ce halva n’appartenait à personne, aussi nous l’avons distribué gratuitement.

Je parvins à grand-peine à persuader Nadejda Konstantinovna de reprendre le halva. Voilà comment ils étaient, Lénine et Kroupskaïa, de vrais bolchéviks !

En 1917, Lénine circulait partout sans garde du corps. Cela m’inquiétait beaucoup. J’essayai plusieurs fois de lui en parler, mais il faisait un geste de dépit :

— Pensez-vous, mon brave, il ne manquerait plus que ça !

Il était inutile de discuter avec lui.

[Sverdlov](#) et [Dzerjinski](#) avaient eux aussi parlé à Lénine au sujet d'un garde du corps, mais sans le moindre succès, eux non plus. Or, non seulement Vladimir Ilitch quittait sans cesse le Smolny, il se rendait souvent le soir faire un tour à pied avec Nadejda Konstantinovna pour se reposer un peu de la tension surhumaine. J'avais remarqué que les promenades à pied étaient le délassement favori de Lénine.

Il est vrai qu'en 1917 peu de gens connaissaient de vue Lénine, on ne publiait pas encore ses portraits, mais savait-on jamais ce qui pouvait arriver ! Et quand Lénine allait se promener, je ne me sentais pas tranquille. Sans rien dire à Ilitch, je donnai des ordres sévères aux sentinelles : ne pas le perdre de vue ainsi que Kroupskaïa quand ils se promènent aux alentours du Smolny, mais surtout que Lénine ne s'en aperçoive pas (je savais qu'il serait fâché s'il le remarquait). Et si un étranger paraissant suspect s'approchait d'eux, il fallait agir résolument, protéger Ilitch contre un danger éventuel.

La chose était relativement facile, car des patrouilles de gardes circulaient constamment autour du Smolny pour disperser tout rassemblement suspect.

Un soir, le chef de la garde accourut chez moi et m'annonça qu'à proximité du Smolny, un groupe de quinze ou vingt personnes s'était rassemblé, des commères pour la plupart, qui disaient des infamies de Lénine. Or, comme par un fait exprès, celui-ci était justement allé se promener avec Nadejda Konstantinovna.

Sans trop réfléchir, je dépêchai une patrouille de gardes rouges. Ils appréhendèrent les bonnes-femmes et les conduisirent au Smolny. Je voulus leur parler moi-même et tirer les choses au clair. Je me rendis dans la pièce où elles étaient enfermées, mais dès que j'entrai elles firent un tel chahut qu'on ne pouvait plus s'entendre. De dépit, je crachai par terre et m'en fus. Bon, me dis-je, on va voir ça demain matin.

Le lendemain j'allai trouver Nadejda Konstantinovna. Aidez-moi, lui dis-je. Hier, nous avons arrêté près du Smolny un groupe de commères. Elles s'exprimaient en termes injurieux sur le compte de Lénine, mais impossible de leur parler : elles hurlent toutes à la fois, ne laissent pas placer un mot. Je n'arrive à rien avec elles. Peut-être qu'elles voudront bien vous écouter vous, une femme ? Quant à les transférer illico dans le local 75, c'est un peu gênant. Si par hasard il n'y avait rien de sérieux, on se moquerait de moi.

— Bon, répondit Nadejda Konstantinovna. Conduisez-moi chez vos détenues, nous allons voir.

Nous nous rendîmes sur les lieux. La moitié des prisonnières n'y étaient plus, elles s'étaient volatilisées pendant la nuit. Je m'adresse à la sentinelle : Alors, qu'est-ce que tu faisais, toi ?

Il cracha par terre :

— Qu'elles aillent à tous les diables, camarade commandant. Des vraies furies. À peine avais-je entrouvert la porte (une d'elles me l'avait demandé), elles se sont précipitées sur moi, c'est un miracle si je suis resté vivant. Heureusement, que toutes ne se sont pas échappées. J'ai pu en réintégrer quelques-unes, les plus dociles.

Entre-temps, Nadejda Konstantinovna qui était entrée toute seule chez elles, en ressortit. Elle riait : Ce sont de simples femmes ignorantes. Que vient faire ici la contre-révolution ? Relâchez-les au plus vite et que ce soit une affaire finie.

Le 1er (14) janvier 1918, Lénine prit la parole à un grand meeting au manège Mikhaïlovski. [Maria Ilitchna](#), sa sœur, l'accompagnait, ainsi que le socialiste suisse [Friedrich Platten](#), rentré de Suisse en Russie avec Lénine, après la Révolution de Février.

Le meeting une fois terminé, à peine étaient-ils montés tous les trois en voiture et celle-ci s'était ébranlée, des coups de feu retentirent. Platten, un homme robuste, de grande taille, saisit Lénine par les épaules, le courba vers le siège et le couvrit de son propre corps. Le chauffeur mit les gaz et la voiture fonça à toute allure. Personne dans la voiture ne fut atteint, sauf Platten, qui s'en tira avec une blessure peu grave : une balle lui avait égratigné l'épaule. Mais la carrosserie avait été trouée en plusieurs endroits.

Cela se passait peu avant l'ouverture de l'Assemblée constituante<sup>1</sup>. Après quoi on ne tint plus compte de l'opinion de Lénine et on organisa un strict service de garde, surtout lorsque Ilitch se rendit à la séance de l'Assemblée constituante.

Pendant toute cette période la garde du Smolny resta en état d'alerte. Les postes avaient été renforcés, leur nombre augmenté, les permissions en ville avaient été supprimées. Le jour de l'ouverture de la Constituante, Bontch-Brouévitch, chef du secrétariat du Conseil des commissaires du peuple, me téléphona pour me transmettre l'ordre de Lénine : renforcer la vigilance des sentinelles, poster les mitrailleuses et ne pas m'absenter du Smolny. Je ne pus donc me rendre à l'ouverture de la Constituante et ce n'est pas nous qui veillâmes sur Lénine au Palais de Tauride où siégeait l'Assemblée.

Du reste, même après l'attentat, on ne protégea réellement Lénine que pendant quelques jours.

Puis il protesta énergiquement et exigea qu'on retire les gardes du corps. Et de nouveau il circula tout seul à pied ou en voiture à travers Pétrograd. [...]

\*\*\*

Les premiers temps après le transfert du gouvernement à Moscou [*en mars 1918*], Lénine logea à la 1<sup>ère</sup> Maison des Soviets (l'hôtel « National »). Chaque jour, il se rendait au Kremlin à pied, sans garde du corps. De façon générale, avant l'abominable attentat de [Kaplan](#), Lénine se rendait partout seul, à pied ou en voiture, s'opposant catégoriquement à être accompagné. Après l'attentat, Lénine dut se soumettre aux instances des camarades et consentir à être gardé ; mais même alors il s'en allait ou partait assez souvent non accompagné.

Une quinzaine de jours après l'arrivée à Moscou, à la fin de mars 1918, Lénine alla demeurer au Kremlin. Un peu plus tard Sverdlov, [Avanessov](#), [Démian Biédny](#) et d'autres camarades emménagèrent eux aussi là-bas.

Au début, Vladimir Ilitch habita un minuscule appartement de deux pièces dans le Corps des chevaliers, puis il alla s'établir dans l'édifice des Instructions judiciaires, dans le même local qui abritait le Conseil des commissaires du peuple. Ce logement non plus n'était pas spacieux, quatre petites pièces, sans grand confort. Auparavant, c'était le logement d'un fonctionnaire quelconque ou bien un local auxiliaire, je ne sais pas au juste, car on l'avait choisi avant mon arrivée à Moscou. Il était

---

1 Les élections pour l'Assemblée constituante eurent lieu après la victoire de la Révolution d'Octobre et sur base de listes électorales ne reflétant plus les nouveaux rapports de forces dans le pays. En conséquence, les socialistes-révolutionnaires de droite et les mencheviques, minoritaires dans les soviets, obtinrent la majorité des sièges à l'Assemblée Constituante. Celle-ci inaugura ses travaux le 5 janvier 1918 et la majorité refusa d'adopter la « Déclaration des droits du peuple travailleur et exploité », proposée par le gouvernement soviétique, ainsi que la ratification des décrets sur la terre et la paix, adoptés par le pouvoir des soviets. Par décret du Comité exécutif central pan-russe des soviets des députés ouvriers et paysans du 6 janvier 1918, l'Assemblée Constituante fut dissoute.

dans un état déplorable, mais il se trouvait dans la proximité immédiate du cabinet de travail de Lénine, qui donnait sur le même petit corridor ; et c'était là un immense avantage.

À peine étais-je entré dans mes fonctions de commandant du Kremlin, que Bontch-Brouévitch m'ordonna de m'occuper de l'aménagement de l'appartement de Lénine ; je pris ainsi une part directe - à l'installation du local.

Les travaux de réfection furent des plus sommaires : les murs furent blanchis, on n'y colla même pas de papiers, on plaça quelques meubles. C'est Bontch et moi qui les choisîmes, on se limita au plus strict nécessaire sachant bien que Lénine n'accepterait rien de superflu. Nous installâmes deux simples lits de fer pour Lénine et Kroupskaïa, deux tables à écrire. Dans la salle à manger une petite table d'un mètre cinquante sur deux environ, contre le mur une modeste étagère de bois, dans l'antichambre quelques armoires à livres, une demi-douzaine de chaises. C'était là tout le mobilier du Président du Conseil des commissaires du peuple.

Si simple que fût l'ameublement, Vladimir Ilitch en était tout à fait satisfait. Son peu d'exigence, sa modestie exceptionnelle étaient généralement connus. Et rien de spectaculaire, d'artificiel dans cette modestie.

Aussi bien dans le privé que dans les rapports avec son entourage, Lénine était modeste à l'extrême, délicat, parfois même timide. Néanmoins, malgré toute sa modestie et simplicité, Lénine restait toujours Lénine.

Jamais et avec personne il n'admettait de familiarité. Je l'ai vu d'innombrables fois s'entretenant avec les gens. J'ai eu moi-même des dizaines de fois l'occasion de lui parler, aussi bien en tête-à-tête qu'en présence de tiers. Avec n'importe qui, que ce soit un commissaire du peuple ou un simple ouvrier, un savant, un écrivain ou un paysan, Lénine était toujours affable, parlait d'une voix égale, sans l'ombre d'une supériorité quelconque. Mais tout dans son extérieur, ses manières, son assurance inébranlable d'avoir raison, subjuguait son interlocuteur quel qu'il soit. En s'entretenant avec Lénine chacun sentait que malgré sa simplicité, c'était un homme sortant de l'ordinaire, un homme supérieur.

Quand il le fallait, Lénine pouvait être impérieux et sévère. Comme personne d'autre il savait remettre à sa place n'importe qui. Et parmi tous les gens que j'ai connus, il n'en est guère qui pouvaient aussi tranquillement, sans élever la voix, par une ou deux phrases, un geste sobre, rembarrer n'importe qui, le soumettre à sa volonté de fer, inflexible.

Dans la vie courante, Ilitch était d'une austérité invraisemblable. Dans son logement il faisait froid : on chauffait au bois, or le bois manquait. En général, au Kremlin on éprouvait des difficultés pour se procurer du combustible. Mais jamais ni Lénine ni Kroupskaïa ne se plaignirent d'avoir froid, n'exprimèrent aucune prétention. Pour ma part, je n'en savais rien, jusqu'au jour où Sacha, leur domestique, se plaignit du froid. Elle se plaignit, mais se reprit immédiatement :

— Seulement, je vous en supplie, ne dites pas que je me suis plainte à vous. Si Vladimir Ilitch ou Nadejda Konstantinovna l'apprenaient, ce qu'ils me gronderaient.

Il en allait de même pour les vivres. Lénine se nourrissait mal. Souvent, il manquait de sucre, de thé, de gruau, sans parler de la viande ou du beurre. Il recevait ses repas dans la cantine du Kremlin, mais ces repas étaient mauvais. Une soupe claire, de la bouillie de millet, pendant un certain temps il y eut de la viande salée, du caviar rouge, et c'était tout. Or, ce n'était que le repas principal, il fallait en outre déjeuner et souper.

J'avais toujours en réserve une certaine quantité de vivres pour les cas d'urgence : maladie, arrivée inopinée, départ imprévu, toutes choses qui pouvaient se produire. Parfois Avanessov ou d'autres dirigeants du Comité Exécutif central, ou même Sverdlov m'adressaient des billets : délivrez 20 livres

de pain à la délégation des ouvriers de Pétrograd ; délivrez cent grammes de sucre à un membre du Comité Exécutif central, tombé malade. Des vivres, on en avait ; en quantités limitées, il est vrai. Mais jamais Lénine ni personne de son entourage, ne s'est adressé à moi pour en recevoir. Mieux encore. J'avais essayé à plusieurs reprises d'apporter quelques provisions chez Lénine, mais toujours je m'étais heurté à un refus.

C'est seulement lorsqu'il eut une maladie d'estomac, que Sacha se risqua à me demander un peu de semoule ; nous décidâmes alors d'avoir recours à la ruse. Je m'entendis avec Sacha pour qu'elle passe chaque matin chez moi et prenne ce qu'il fallait pour Lénine, sans rien dire ni à lui ni à Kroupskaïa. Notre ruse, naturellement, pouvait être facilement éventée, je décidai donc de faire participer Maria Ilinitchna à notre « complot ». Après avoir mis longtemps à se laisser persuader, elle accepta enfin de téléphoner quand on aurait besoin de quelque chose ; et en effet, elle téléphonait, mais une ou deux fois par mois, tout au plus.

Or, très souvent on apportait ou on envoyait à Lénine des colis de vivres, rassemblés avec amour. C'étaient des camarades, ou des délégués des bourgs et des villages qui les envoyaient. Mais jamais Lénine ne garda rien pour lui, il expédiait tout aux gosses des écoles et des maisons d'enfants. Ainsi, par exemple, après la prise de Rostov par nos troupes, [Boudenny](#) arriva à Moscou. Il apportait de nombreux présents. Il vint me trouver dans mon bureau et me demanda comment on pourrait remettre les friandises envoyées à Ilitch par les combattants de la Première Armée de Cavalerie. Rien de plus simple, lui répondis-je : apportez-les ici, je les lui remettrai. Boudenny se fâcha :

— Merci pour le conseil, mais je n'ai nul besoin d'aide. Je saurai bien les remettre moi-même.

J'ignore comment, mais Boudenny remit le jour même à Lénine tout ce qu'il avait apporté. Après sa visite, il repassa à mon bureau :

— On s'est passé de votre aide, camarade commandant. J'ai tout remis à Ilitch. Voilà !

Bon, tant mieux pour lui s'il l'a remis. Mais le lendemain matin Vladimir Ilitch m'appelle au téléphone :

— Passez chez moi, à mon appartement.

J'y allai.

— Hier, le camarade Boudenny est venu me voir, me dit Lénine. Un très brave camarade ! Il a apporté des vivres. Prenez-les, S'il vous plaît, et envoyez-les aux petits d'une maison d'enfants. Aux enfants sans faute.

Il me remit absolument tout, sans rien garder pour lui

Et comment s'habillait Lénine ! Je crois qu'il n'avait en tout et pour tout qu'un seul complet. Toujours très propre, bien repassé (Vladimir Ilitch détestait la négligence, le laisser-aller), mais très usé et pour tout dire, unique. Pas plus de deux, en tout cas.

Un jour, Sverdlov et Dzerjinski décidèrent qu'il était indispensable de commander un nouveau complet pour Lénine. Ils me firent appeler, m'ordonnèrent de trouver du tissu et d'amener un tailleur. Seulement, me dirent-ils, pas un mot à Ilitch, pour l'instant. S'il l'apprenait d'avance, il refuserait. Il faut le prendre au dépourvu.

Je me procurai du tissu, trouvai un tailleur et téléphonai à Sverdlov pour l'informer que tout était prêt.

— Bon, répondit-il. Attendez les ordres.

Assis dans mon bureau, j'étais inquiet. Le tailleur se tenait auprès de moi, ignorant pour qui il aurait travailler. Près d'une heure s'était écoulée quand Sverdlov me téléphona :

— Nous nous rendons à l'instant chez Lénine, Dzerjinski et moi. Amenez votre tailleur dans une dizaine de minutes.

C'est alors que j'appris au tailleur que le complet était pour Lénine.

— Pour Lénine ? redemanda-t-il. Pour Lénine en personne ? Il bondit de son siège, ses mains tremblaient. Vous... vous ne plaisantez pas ?...

— Mais non, lui dis-je, je ne plaisante pas. Allons-y !

Quelques instants plus tard nous entrions, le tailleur et moi, dans l'appartement de Lénine. Dans la salle à manger, Sverdlov et Dzerjinski parlaient avec animation. Sverdlov et Dzerjinski étaient assis devant la table, Lénine arpentait la pièce, les pouces enfoncés dans les entournures du gilet et riait allègrement.

À notre vue, Lénine s'arrêta, jeta un regard étonné sur moi et sur le tailleur, se tourna vers Sverdlov et Dzerjinski. Ceux-ci ne bougeaient pas, l'air imperturbable. Sverdlov tapotait des doigts sur la table et lançait des regards par la fenêtre ; Dzerjinski se tourna lentement, tendit le bras, prit sur l'étagère placée derrière lui le premier livre qui lui tomba sous la main et se mit à le feuilleter.

Le tailleur qui haletaît dans ma nuque, piétinait sur place.

Lénine rompit le premier le silence.

— Qu'est-ce qu'il y a, camarade Malkov ? Je ne crois pas vous avoir appelé ! Qui est-ce qui se cache derrière votre dos ?

Ne sachant par quoi commencer, je fis un pas hésitant en avant, tirant presque de force derrière moi le tailleur éperdu. Sverdlov vint à mon secours.

— Le camarade Malkov a sans doute amené un tailleur pour prendre les mesures. J'ai cette impression.

— Les mesures ? De qui ? Qu'est-ce que cette absurdité ? Lénine commençait à se fâcher.

— Vos mesures à vous, Vladimir Ilitch, vos mesures, intervint Dzerjinski.

— Permettez, l'interrompit Lénine. Permettez... Mais à ce que je vois c'est un véritable complot ?

— Comme vous voudrez, répondit Dzerjinski imperturbable. Un complot ? Eh bien, ma spécialité, c'est justement de dévoiler les complots...

Tout le monde se mit à rire. Avec un soupir comique, Vladimir Ilitch écarta les bras.

— Rien à faire... Vous m'avez eu.

Il fit un pas vers le tailleur, lui tendit la main.

— Bonjour, camarade ! Excusez de vous avoir dérangé. J'aurais pu venir moi-même chez vous...



Dzerjinski et Sverdlov échangèrent un regard : Il y serait allé, comment donc !

Entre-temps, le tailleur prit rapidement les mesures. Quelques jours plus tard le complet était prêt.

Un jour, Lénine me téléphona :

— Camarade Malkov, un tas de nouveaux livres se sont amassés chez moi, il faudrait les trier. À propos, aujourd'hui on m'a promis d'installer encore une armoire à livres. Ne pourriez-vous pas m'envoyer quelqu'un ?

— Mais oui, pourquoi pas ? J'enverrai quelqu'un aujourd'hui même.

Dans mon for intérieur, je pensai : « *je n'enverrai personne, je vais y aller moi-même* ». Vers quatre heures, lorsque d'ordinaire ni Lénine, ni Kroupskaïa, ni Maria Ilinitchna n'étaient à la maison, je me rendis là-bas et je commençais à trier les livres.

Accroupi sur mes talons, je les choisissais par ordre alphabétique avant de les ranger dans l'armoire quand soudain la porte s'ouvrit doucement derrière moi. Quelqu'un entra, se tint immobile quelques minutes (je ne m'étais aperçu de rien) et toussota timidement. Je me retournai : c'était Vladimir Ilitch,

— Je ne vous dérange pas ?

Je bondis sur mes pieds.

— Pardon, Vladimir Ilitch, je ne vous ai pas entendu entrer. Je vais m'en aller, je terminerai plus tard.

— Pensez-vous, pensez-vous ! fit-il en écartant les mains. C'est vous qui devez m'excuser de vous avoir dérangé. J'ai eu besoin d'un de ces livres. Je vais le prendre et je m'en irai, ne vous dérangez pas, continuez le travail. Grand merci pour votre aide !

Il prit le livre et s'en alla.

Une autre fois, Maria Ilinitchna téléphona et me demanda d'envoyer quelqu'un pour déplacer les meubles dans l'appartement : à eux deux, Nadejda Konstantinovna et elle, n'y parviendraient pas. Naturellement, j'y allai moi-même. En me voyant, elles se troublèrent. Pourquoi vous déranger, dirent-elles, nous allons le faire nous-mêmes. Me déranger ? Mais j'étais prêt à remuer des montagnes pour Vladimir Ilitch, non seulement des meubles, et j'en aurai sûrement eu la force.

À Moscou, comme à Pétrograd, Lénine travaillait énormément. Qui d'autre que moi, responsable de sa sécurité, aurait mieux pu connaître l'horaire de sa journée ? La journée de travail de Lénine était strictement délimitée. Les séances et les réunions commençaient exactement à l'heure, sans une minute de retard. Un règlement de fer était établi pour les rapporteurs : 10 ou 15 minutes tout au plus. Qu'on le veuille ou non, cela devait suffire. Même moins, pour les débats. Pas de bavardages inutiles. Lénine détestait la prolixité. Tout se déroulait d'après un plan fixé d'avance, de façon organisée et rapidement.

Lénine recevait chaque jour un très grand nombre de personnes pour des questions concernant le Parti, l'État, l'économie et parfois même des questions personnelles. Souvent la réception ne durait que quelques instants : Lénine saisissait avec une rapidité étonnante le fond de chaque question, trouvait sur-le-champ la solution, et une fois la décision prise, exigeait son application sans réserve. Et il la contrôlait. Il n'y manquait pas.

Lénine accordait beaucoup d'attention aux affaires militaires ; il analysait en détail tous les principaux problèmes stratégiques et participait personnellement à la direction des fronts et des armées. Souvent, appelé pour telle ou telle question chez Lénine, je le trouvais penché sur la carte des opérations militaires étalée sur la table, ou en train de déplacer des petits drapeaux sur une autre carte, fixée au mur.

Ilitch était très accessible. Non seulement les dirigeants, mais n'importe quel visiteur sans fonctions officielles pouvait sans trop de difficultés être reçu par lui, si cela était vraiment nécessaire. Lénine recevait souvent et avec une cordialité particulière les ouvriers des fabriques et des usines et les nombreux délégués paysans qui venaient de tous les coins du pays. Cela ne signifie nullement que n'importe qui pouvait venir n'importe quand chez Lénine. Il recevait seulement ceux qu'il convoquait lui-même, dont il avait besoin pour affaires, ou bien ceux qui étaient en mesure de prouver la nécessité d'un entretien particulier avec lui. Le temps de chaque entretien était strictement limité. Seules les délégations d'ouvriers et de paysans faisaient exception, car Lénine les recevait, en règle générale, de suite et s'entretenait longuement avec elles.

Les collaborateurs de l'appareil peu nombreux, mais bien agencé, du Président du Conseil des commissaires du peuple s'entretenaient au préalable avec chaque solliciteur, puis faisaient un rapport à Lénine qui décidait lui-même s'il le recevrait personnellement, ou s'il fallait l'acheminer sur telle ou telle administration, chez tel ou tel camarade. Ainsi, malgré l'affluence des visiteurs, il n'y avait jamais foule dans la salle de réception, jamais les gens ne devaient attendre longtemps.

Le cabinet de travail de Lénine, spacieux, sans plus, avait trois portes. L'une, à droite de sa table à écrire, donnait sur le corridor qui reliait son bureau et la salle de réception du Président du Sovnarkom à son appartement. Une sentinelle était postée devant cette porte. Personne sauf Lénine qui, généralement utilisait cette porte, n'entrait par là. La sentinelle avait reçu des ordres très sévères : ne laisser entrer personne, qui que ce soit, sauf Lénine. La deuxième sentinelle se tenait au bout du corridor, devant l'appartement de Lénine. Je confiai ces postes aux hommes les plus sûrs et je les surveillais soigneusement moi-même, je les vérifiais constamment.

La deuxième porte disposée juste en face de la table à écrire, menait dans la salle de réception où travaillaient [Lydia Alexandrovna Fotiéva](#) et les autres secrétaires du Sovnarkom. On pénétrait dans cette salle par une porte donnant sur le même corridor que la première porte, celle du bureau de Lénine. Cette porte n'était pas gardée. Tous les visiteurs, que ce soit un commissaire du peuple, ou un simple ouvrier, un membre du Comité central du Parti, ou un délégué paysan de Toula, un chef d'armée ou un savant, entraient chez Ilitch seulement par cette porte, après avoir traversé la salle de réception, seulement sur convocation, et à une heure fixée d'avance. C'était une règle établie presque pour tout le monde. Seuls faisaient exception Sverdlov et Dzerjinski.

Ceux-ci utilisaient généralement une troisième porte, petite, qui se trouvait derrière la table à écrire, dans le dos d'Ilitch. Cette porte menait à une petite pièce contiguë que l'on appelait « chambre aux appareils ».

Elle abritait le central du Kremlin, dit « Supérieur », qui ne comptait que quelques dizaines d'abonnés, et dont les appareils étaient installés dans les bureaux et dans quelques appartements des principaux responsables : commissaires du peuple, membres du C.C., et dans plusieurs administrations : la Tchéka, le Conseil militaire révolutionnaire, le bureau du commandant du Kremlin, le garage du Détachement motorisé de combat qui desservait le Présidium du Comité exécutif central de Russie. Et c'était tout. Il y avait au Kremlin un autre central, dénommé « Inférieur », qui reliait toutes les institutions du Kremlin et la majorité des logements.

Dans la chambre aux appareils veillaient jour et nuit des hommes de service et toute personne qui aurait tenté de pénétrer dans le bureau de Lénine par cette pièce se serait heurtée à ces hommes qui connaissaient parfaitement leurs obligations.

Lénine était toujours d'une affabilité et d'une cordialité extrêmes pour les sentinelles en faction devant son bureau et son appartement, pour les hommes de service de la pièce aux appareils. Souvent il s'entretenait amicalement avec eux et les saluait toujours aimablement en passant devant. Lénine se comportait ainsi à l'égard de tous les collaborateurs du Sovnarkom et des sentinelles des autres postes. Jamais il ne s'irritait et ne se fâchait quand des malentendus se produisaient. Or, cela arrivait parfois.

Aux années 1918-1919, de temps à autre des pannes de courant se produisaient et parfois les édifices du Kremlin restaient plongés dans l'obscurité. Seulement les édifices car, à cette époque, les rues du Kremlin étaient éclairées par des lanternes à gaz qu'un employé allumait chaque soir et éteignait au matin.

Un soir, la lumière s'éteignit juste au moment où Lénine et Kroupskaïa rentraient chez eux. Ils étaient devant leur appartement, mais la sentinelle ne les reconnut pas à cause de l'obscurité, et ne les laissa pas entrer. Ils eurent beau la raisonner, rien n'y fit. Heureusement, il consentit à téléphoner au chef de la garde.

Celui-ci m'avertit et je me hâtai vers l'appartement de Lénine avec quelques gros cierges que j'avais dénichés dans un monastère du Kremlin.

Je vis Vladimir Ilitch et Nadejda Constantinovna qui, debout devant la sentinelle, riaient sous cape ; je m'apprêtais à gronder la sentinelle, mais Lénine prit sa défense :

— Mais non, camarade Malkov, mais non ! Il n'y a pas de mal à ce que le camarade ne nous ait pas reconnus dans cette obscurité. Ce qu'il faudrait, c'est donner des bougies à toutes les sentinelles, en cas de panne d'électricité. Songez-y.

Les sentinelles connaissaient très bien Lénine de vue et généralement il entra et sortait du Kremlin sans présenter son laissez-passer. C'est pourquoi il lui arrivait parfois de ne pas l'avoir sur lui. Un jour qu'il avait quitté le Kremlin, en son absence on releva les sentinelles, et devant la porte Spasskaïa qui, à l'époque était déjà ouverte au trafic, on en mit en faction une qui ne connaissait pas Lénine de vue. Elle permit au chauffeur, qui avait son laissez-passer, de poursuivre sa route, mais interdit à Lénine de passer.

Lénine eut grand mal à la persuader de téléphoner au chef de la garde. Tout d'abord il refusa net : Je suis en faction et téléphoner n'est pas mon affaire. Si tu en as besoin, vas à la guérite Troïtskaïa et téléphone toi-même. (Il n'y avait pas de guérite à la porte Spasskaïa, car on délivrait les laissez passer temporaires à la porte Troïtskaïa où il y avait un appareil.)

Après de longs pourparlers, la sentinelle consentit enfin à appeler le chef de la garde. Ce dernier, naturellement, reconnut immédiatement Lénine et fut bouleversé. Il donna l'ordre de le laisser passer, puis me téléphona pour m'informer : Voilà ce qui est arrivé, un vrai scandale ! À peine avais-je posé le récepteur, que la sonnerie retentit de nouveau. Cette fois c'était Lénine.

— Camarade, Malkov, je vous prie de prendre bonne note de la sentinelle qui est en faction devant la porte Spasskaïa. Un excellent camarade, qui connaît très bien les consignes, et fait parfaitement son service.

Une chose me surprenait toujours chez Lénine : bien que surchargé de travail ayant une immense portée politique, il ne négligeait jamais les petites choses et les considérait toujours du point de vue du parti et de l'État. Au surplus, certaines de ces petites choses étaient, au fond, loin d'être des vécilles.

Bientôt après le transfert du gouvernement à Moscou, Vladimir Ilitch me convoqua.

— Camarade Malkov, il faudrait hisser le drapeau rouge sur l'édifice des Institutions judiciaires. Rendez-vous compte, il abrite le gouvernement soviétique et il n'y a pas de drapeau. Ce n'est pas bien !

— Bon, répondis-je. Je vais m'en occuper, Vladimir Ilitch.

En quittant Lénine je me disais : pour ce qui est de promettre, j'ai promis, mais comment le hisser, ce drapeau. Il y avait à peine une semaine, en prenant mon poste, j'avais fouillé tous les recoins du Kremlin, j'avais examiné tous les toits. J'avais surtout minutieusement visité l'édifice des Institutions judiciaires qui était surmonté d'une immense coupole de fer. Impossible d'y planter tel quel un drapeau, il fallait forer un orifice dans le fer, or, ce n'était pas chose facile.

Heureusement qu'il y avait au Kremlin un serrurier, Berens, qui travaillait là depuis toujours. Agé d'une cinquantaine d'années, de petite taille, robuste et trapu, il était plombier de profession, mais pouvait fabriquer n'importe quoi. Un habile artisan russe. Une tête et des mains d'or. Je fis venir Berens et lui dis :

— Lénine m'a donné l'ordre de hisser le drapeau rouge sur l'édifice des Institutions judiciaires. Il faut pratiquer dans la coupole un nid pour la hampe. Pourras-tu le faire ?

— Pourquoi pas ? répondit Berens. Ce n'est pas sorcier.

Il prit ses instruments et grimpa sur le toit. Il y passa plusieurs jours à bricoler. Et il y aménagea un nid excellent et solide. Nous hissâmes alors au-dessus de l'édifice abritant le gouvernement soviétique le drapeau rouge. Nous le hissâmes à tout jamais.

Quelque temps se passa, et Bontch-Brouévitch me téléphona :

— Pavel Dmitriévitch, Lénine vous fait demander s'il ne serait pas possible de remettre en marche l'horloge de la tour Spasskaïa (elle était arrêtée depuis le début de la révolution) et la faire jouer comme avant, pas de la musique d'église, mais notre *Internationale*.

— Je ne sais pas si nous réussirons, Vladimir Dmitriévitch, mais on va toujours essayer.

Je convoquai de nouveau Berens et nous grimpâmes ensemble à la tour Spasskaïa. Il se mit à farfouiller dans le mécanisme. Ce mécanisme était énorme, les pièces, les roues, les volants étaient gigantesques et ne ressemblaient guère à ceux d'une horloge. Après avoir longuement fureté, Berens, tout souillé d'huile, sortit l'air satisfait.

— Bon, dit-il, on va s'y mettre.

À partir du lendemain, Berens grimpa chaque jour à la tour Spasskaïa pour réparer l'horloge. Bien des jours s'écoulèrent, et soudain, oh surprise ! des sons retentirent au-dessus du Kremlin. Je tendis l'oreille, c'était *l'Internationale*.

L'horloge de la tour Spasskaïa s'était mise en marche et jouait notre musique à nous, la musique soviétique.

Il se peut qu'après 1920, quand j'eus quitté le Kremlin, l'horloge fut à nouveau réparée par d'autres personnes. Mais en 1918 c'est Berens, simple artisan russe, plombier au Kremlin, qui, pour la première fois après la révolution, répara cette horloge et la fit jouer *l'Internationale*.

Le désir qu'avait manifesté Lénine de voir hisser le drapeau rouge sur l'édifice du gouvernement soviétique et réparer l'horloge de la tour Spasskaïa, ne peut, au fond, être qualifié de chose futile. Mais Lénine s'intéressait même à de très petites choses.

En automne 1918, on livra au Kremlin du bois de chauffage qu'on empila juste en face de l'aile Detskaïa du Grand Palais. Presque aussitôt Lénine me téléphona :

— Camarade Malkov, c'est vous qui avez donné ordre de livrer du bois au Kremlin ?

Au ton de sa voix, je sentis que quelque chose n'allait pas, sans toutefois comprendre de quoi il s'agissait.

— C'est moi, Vladimir Ilitch. Il faut faire des provisions pour l'hiver.

— Des provisions de quoi ? De bois ? Et qu'est-ce qu'on vous a livré ? Vous l'avez vu ?

— Naturellement, je l'ai vu. Du bois.

— Du bois ! Ça, du bois ? Ce sont des traverses, des traverses de chemin de fer, ni plus ni moins. Il nous faut rétablir les transports ; chaque rail, chaque traverse est précieux, et vous allez brûler des traverses dans les poêles. Non, c'est inconcevable ! Renvoyez sur-le-champ, vous entendez, sur-le-champ, les traverses et retrouvez les imbéciles qui nous les ont envoyées au lieu de bois. Nous les punirons de façon exemplaire.

Il fallut naturellement renvoyer les traverses et économiser sur le chauffage jusqu'à ce que le stock de bois soit renouvelé. Quant à ceux qui nous avaient envoyé les traverses, ils furent tancés d'importance.

Ou encore : un jour, on déblayait la neige sur les toits de l'édifice du Sovnarkom. Tout à coup Lénine téléphona : Est-ce permis de nettoyer la neige de cette façon ? On la jette directement sur les câbles au risque de les rompre, puis il va falloir les réparer. C'est inadmissible. Il faut donner les instructions précises aux ouvriers et ne pas permettre un pareil scandale.

Une fois, en été 1918, nous décidâmes, Démian Biedny, [Ivan Ivanovitch Skvortsov-Stépanov](#) et moi, de nous rendre à la pêche. Comment pêchions-nous ? Il faut l'avouer, nous pêchions à la dynamite. Naturellement, nous prîmes beaucoup de poisson. Une fois rentré, j'en portai une partie à Vladimir Ilitch et à d'autres camarades. Nadejda Konstantinovna ne voulait à aucun prix accepter, mais je lui fis entendre raison en lui disant que ce poisson n'avait pas été acheté, que je l'avais pêché moi-même. Par quels moyens, elle l'ignorait.

Un jour s'écoule, puis un autre. Démian Biedny travaillait chez lui quand soudain la sonnerie du téléphone retentit. C'était Lénine :

— Qu'est-ce que vous avez encore inventé, vous et Malkov, espèces de braconniers ?! Vous mériteriez d'aller en prison tous les deux pour ce genre d'exploit.

On sait que Démian n'avait pas la langue dans sa poche. Il essaya de tourner la chose en plaisanterie :

— Vous avez raison, Vladimir Ilitch, dit-il, c'est très mal ! Seulement, vous êtes, vous aussi, notre complice ! Vous avez, vous aussi, mangé du poisson dynamité ! C'est à vous le premier que Malkov en a offert.

Lénine se mit en colère pour de bon :

— Votre Malkov est un mystificateur. Il n'a pas dit comment il avait pêché ce poisson. Je vous avertis que si pareille histoire se répète, j'exigerai pour vous deux une punition exemplaire.

Démian Biedny vint me trouver plus sombre que la nuit.

— Tu vois ce qui s'est produit ? Et c'est la faute à Bontch. C'est lui qui a raconté à Vladimir Ilitch que Démian et Malkov se baladent dans les environs de Moscou et s'amuse à massacrer le poisson à la dynamite.

\*\*\*

Presque chaque jour Lénine se promenait dans l'enceinte du Kremlin, le plus souvent sur le trottoir faisant face au Grand Palais d'où s'ouvre un vaste panorama sur Moscou, ou en bas, dans le jardin Taïninski, envahi par la verdure qu'on ne soignait pas. Parfois il se promenait pendant la journée, parfois le soir ou même la nuit, presque toujours seul. Il méditait et détestait qu'on le dérange pendant ces promenades.

Une fois, au cours d'une promenade nocturne, Vladimir Ilitch s'aperçut que dans certains logements la lumière brûlait fort tard dans la nuit. Au matin il me fit appeler.

— Prenez une feuille de papier et allez cette nuit vérifier et inscrire ceux qui consomment inutilement de l'électricité. Coupez-leur le courant. Vous me remettrez ensuite la liste, nous les gronderons d'importance pour qu'ils ne brûlent pas inutilement l'électricité. Nous devons économiser chaque kilogramme de combustible, chaque kilowatt d'énergie, et eux s'amuse à illuminer. Il faut mettre un terme à ce scandale.

Lénine était plein de sollicitude pour les travailleurs, il avait un souci constant d'améliorer le sort des ouvriers et des paysans, vu les dures conditions de l'époque. Quant à son attitude envers ses camarades du parti, inutile d'en parler. Un jour, en entrant dans son bureau, j'entendis sa conversation au téléphone avec le commissaire au Ravitaillement de la province de Moscou. Sur un ton sans réplique, bref et autoritaire, Vladimir Ilitch ordonnait au commissaire d'assurer le jour même le ravitaillement en pain des ouvriers de Moscou.

— Et je vais le vérifier personnellement, sachez-le. Si vous n'exécutez pas mes ordres, vous serez déféré devant les tribunaux. N'en doutez pas.

En hiver 1918, l'épidémie de typhus atteignit Moscou. On se mit à installer d'urgence des postes sanitaires dans toutes les gares de la ville. Un jour Lénine m'ordonna de venir le rejoindre à l'entrée du Sovnarkom. Je m'y rendis. Une auto stationnait devant le perron. Lénine apparut.

— Partons. À la gare Nikolaïevski, voir comment fonctionne le poste sanitaire.

Je voulus l'en dissuader : il y a trop de monde là-bas, on risque de se contaminer. Pensez-vous ! Il ne m'écouta même pas.

Arrivés à la gare, Lénine descendit de voiture, je le suivis. Nous allâmes à la recherche du poste sanitaire. On constata qu'il avait été aménagé, mais pas encore ouvert, une formalité quelconque n'avait pas été remplie.

Ayant appris que Lénine était ici, les autorités de la gare accoururent, mais bien mal leur en prit. Ilitch leur passa un de ces savons ! Ils en eurent chaud, mais le poste sanitaire fut immédiatement ouvert.

Un jour arriva de l'étranger Friedrich Platten. C'est lui qui, en mars 1917, avait accompagné Lénine de la Suisse en Russie et qui, en janvier 1918, lors d'un attentat, avait protégé Lénine de son propre corps.

Vladimir Ilitch me téléphona tard dans la soirée. Il faut, me dit-il, installer le camarade Platten pour la nuit. Je lui répondis que je n'avais rien de libre en ce moment. Je pouvais seulement l'inviter chez moi, où je pourrais mettre une pièce à sa disposition.

— Est-ce commode ? demanda Vladimir Ilitch. Il ne va pas vous gêner ?

— Mais non, on s'arrangera.

J'amenais Platten chez moi. Une demi-heure plus tard on frappa à la porte. C'était Lénine. Il voulait savoir si Platten était bien installé et s'il ne me gênait pas, moi et ma famille.

Quand il en avait le temps, Lénine se rendait volontiers chez des camarades, chez de vieux membres du parti. Il jouait avec eux aux échecs, riait, plaisantait. Il fréquentait [P. Lépechinski](#) qui habitait rue Cstojenka (aujourd'hui Métrostroïevskaïa), alla plusieurs fois chez P. Daughé, rue Arkhanguelskaïa (aujourd'hui Télégraphnaïa). Vladimir Ilitch aimait beaucoup Daughé, un vieux bolchévik, dentiste de profession.

Une fois, je me rendis chez Daughé avec Vladimir Ilitch. La maison était grande, l'ascenseur ne fonctionnait pas. Il fallut monter au quatrième à pied. Daughé tachait de convaincre Ilitch qu'il était temps de commencer à rédiger l'Histoire du parti, que c'était absolument nécessaire. Lénine était d'accord.

Et quelle bonté, quelle sollicitude paternelle manifestait Lénine à l'égard de [Maxime Gorki](#) ! Plus d'une fois j'eus l'occasion de passer chez Lénine quand Gorki y était. Et j'ai vu comment Lénine s'efforçait avec le plus grand tact, avec une douceur pleine de ténacité à aider le grand écrivain à se reconnaître dans la situation extraordinairement complexe de l'époque.

Un soir, je travaillais dans mon bureau quand Sverdlov m'appela au fil pour me demander si je ne savais pas où se trouvait en ce moment Lénine.

Je ne pus lui répondre.

— Non, je l'ignore, Yakov Mikhaïlovitch. Il n'est donc pas chez lui ? dis-je la première chose qui me passa par la tête.

— S'il était chez lui, je m'en serais rendu compte sans votre aide, je suppose. C'est que justement il n'est pas chez lui. Il y a environ trois heures, il a commandé sa voiture et est parti. Ni Bontch ni Nadejda Constantinovna ne savent rien. Mais vous êtes le commandant du Kremlin et quand Lénine quitte son enceinte, vous êtes tenu d'en être informé sur-le-champ, vous êtes tenu de savoir où est allé Lénine et, en cas de besoin, de prendre immédiatement les mesures qui s'imposent pour sa sécurité.

— Mais, Yakov Mikhaïlovitch...

— Pas de « mais » ! Téléphonnez à tous ceux qui sont en mesure de savoir où se trouve Lénine, faites tout le nécessaire pour élucider où il se trouve, s'il ne lui est rien arrivé. Mais agissez avec calme, sans bruit.

Je raccrochai et restai un moment pensif. Où chercher Lénine ? Comment le chercher ? J'avais bien donné l'ordre au poste de garde de la porte Spasskaïa de m'informer immédiatement dès que Lénine passait. Mais voilà, on ne m'avait pas informé !

Je téléphonai au secrétaire du Comité du Parti de la ville pour lui demander si par hasard Lénine n'était pas chez eux. Non. Je téléphonai à tout hasard à Fotiéva, secrétaire du Conseil des commissaires du peuple. Elle ne savait rien non plus. Je décidai alors de téléphoner à Anna Ilinitchna Elizarova qui habitait en face du Kremlin, rue Manejnaïa. Mais elle me répondit qu'Ilitch n'était pas chez elle.

— Téléphonnez donc à Gorki, me conseilla-t-elle. Ilitch est probablement chez lui.

Il y était, en effet. Il s'était rendu chez Alexéi Maximovitch sans avertir personne, et s'était attardé là-bas.